

Zoé Nellig

La vie Vivaldi

Zoé Nellig

La Vie Vivaldi

© Zoé Nellig, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3801-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes celles...

Z. N.

« *Le bonheur est né jumeau.* »

Lord Georges Byron

ÉTÉ

Malédiction

Dimanche 3 septembre 1995

Chère Anne,

J'espère que votre séjour à Cabourg s'est bien passé, et que vous nous revenez plus reposée et détendue que vous ne l'étiez avant votre départ.

Les enfants sont impatients de vous revoir, ce qui les met dans un état d'excitation incroyable. Martin vous attendra à la gare avec la voiture.

Cordial bonjour,

Carole de Saint-Andrieu.

J'espère qu'il sera à l'heure, pour une fois. Ce n'est pas que je sois pressée de les revoir tous, oh non !, vraiment non, mais j'aime pas attendre. Je ne sais pourquoi je dis ça, on me fait toujours attendre. Lui, elle, eux, tous, tout le temps.

Oui, tout va recommencer. Elles sont finies... Déjà... Huit heures dix. Et ce train qui n'arrive pas. Il faudra que je m'achète un autre parapluie, celui-là a une baleine cassée. C'est drôle, on dirait qu'elle se repose après un long effort, et qu'elle va bientôt reprendre sa position courbée et tendue.

Un vrai déluge. On dirait que tout a été passé à la cire pour faire briller : les rails, les quais, les signaux, les imperméables, les gens, les vitres du hall... Comme elle est comique cette grosse femme avec ses deux paniers ! Je suis sûre qu'elle aimerait bien s'asseoir un peu. Mais pourquoi ne les pose-t-elle pas ? Peut-être qu'elle a peur de les mouiller ? Je me demande ce que ça peut bien lui faire qu'ils soient mouillés. De toute façon ils sècheront dans le train. Les gens sont bizarres, oui, ils sont tous bizarres.

Ah, voilà le train. Ce n'est pas trop tôt. Heureusement que je n'ai qu'une petite valise ; et qu'elle n'est pas lourde.

Vite, si je la laisse monter avant moi, j'en ai au moins pour dix minutes. Ouf ! c'est fait. Trouvons une voiture à peu près vide, maintenant. Je n'aime pas voyager avec des gens. Ils vous regardent tout le temps, comme s'ils cherchaient à refaire l'histoire de votre vie pour savoir où vous en êtes, qui vous êtes. Même, des fois on dirait qu'ils cherchent des défauts physiques, ou les vices cachés qu'on peut bien avoir.

— Excusez-moi !

Le temps qu'ils mettent pour s'asseoir, des fois !... Celle-là est pleine. Trop de gens dans ce train. Ils rentrent tous ce week-end ? ! Continuons. Non pas ici, il n'y a que quelques personnes, mais ce sont surtout des hommes. Si je m'assois là, ils vont encore regarder mes jambes tout le long du trajet. Et dès que je passerai dans le couloir. Je n'aime pas qu'on regarde mes jambes. Ça me met mal à l'aise. Je crois pourtant qu'elles sont assez jolies. On ne me l'a jamais dit, mais je le sais. Ça se voit dans les yeux des hommes qui les regardent. Et puis je le vois bien aussi, quand je me regarde dans la glace, parfois le soir avant de me coucher.

Mais ça ne fait rien. Je n'aime pas qu'on regarde mes jambes. J'ai honte. J'ai envie de me cacher quand quelqu'un fixe mes jambes. Pourtant j'aime bien les montrer ? Je ne comprends pas. Ça n'a pas d'importance.

Ah, ici ! Beaucoup de têtes qui dépassent des sièges, mais l'espace famille est vide. Six places rien que pour moi, et sans tablette au milieu pour se cogner les genoux. Je vais mettre ma valise au-dessus de moi, et m'asseoir près de la vitre. J'aime bien voir le paysage défiler à travers les vitres d'un train. Voilà. Je ne suis pas trop mal installée. Ça ira.

Le train démarre. Personne n'est venu ici. Je serai seule. Il fait bon dans ce train.

Des pas dans le couloir. Ce doit être le contrôleur. Je vais sortir mon billet. Il doit être dans mon sac. Je me demande où j'ai bien pu le fourrer ! Un de ces jours il faudra que je me décide à mettre un peu d'ordre dans ce sac. Quelle pagaille ! Et l'autre qui arrive...

Pas de chance. C'est un voyageur. Un homme. Il me salue. Je suis bien obligée

de répondre. Je n'aime pas dire bonjour. Un signe de tête suffira. Pas de chance.

Il s'assoit en face de moi. Avec les places qu'il reste partout ! J'en étais sûre. Il va regarder mes jambes. Non, il regarde dehors. C'est une ruse. Quand je regarderai moi aussi par la fenêtre, il me dévisagera et il fera le voyeur. Je connais ce genre de type.

Non, il ne quitte pas la vitre des yeux. Il regarde le ciel. Ça va venir. Le ciel est de plus en plus gris. Les nuages sont immobiles. Ils ne s'arrêteront donc jamais de déverser leur eau ! Je n'aime pas la pluie. Ça me fait peur. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que j'ai l'impression d'être plus seule quand il pleut, comme si les gouttes formaient des barrières solides entre moi et les autres. Encore plus que d'habitude. Je ne sais pas.

C'est vrai que j'ai l'air reposée. Je suis assez contente aussi de ma nouvelle coiffure. Finalement je suis assez jolie. C'est vrai. Et l'autre en face qui ne me regarde même pas ! Je vais croiser les jambes en faisant se frotter mes bas.

Ça y est. J'en étais sûre. Il regarde mes jambes. Il est comme les autres. Chaque fois c'est pareil, je n'ose pas les regarder en face pour leur faire détourner les yeux, alors c'est moi qui tourne la tête. Je suis gênée. Et ils en profitent, ils peuvent me regarder tranquillement. Chaque fois c'est pareil.

Je crois que je rougis. Je me sens gênée. J'ai de petits frissons dans le dos qui me font presque trembler. Si je fume ? À qui croit-il avoir à faire ? Si la fumée ne me dérange pas ? Un peu, mais je ne peux pas le lui dire.

Il allume sa cigarette et il fume en regardant dehors, comme si je n'étais pas là. Il n'est pas trop mal. Ses yeux noirs vont bien avec ses cheveux bruns et son costume gris. Peut-être un peu petit. Mais ce n'est pas grave. Oui, il n'est pas mal. Il a l'air distingué. En tout cas il est poli.

Et cette pluie qui n'en finit pas ! Les prés paraissent plus verts sous la pluie ; ils se détachent mieux sur le fond gris. Pauvres vaches, elles doivent être trempées et transies de froid. Je me demande pourquoi on ne les rentre pas quand il pleut ou qu'il fait mauvais temps ? À force, elles doivent avoir l'habitude. Quand même, elles doivent avoir froid. C'est honteux. Je ne sais pas pourquoi je dis ça. En vérité, elles ne me font pas de peine.

La plupart du temps, on s'indigne comme ça, parce que normalement on doit s'indigner, par habitude. Mais quand on y réfléchit, ça ne nous fait rien. Rien.

Huit heures et demie. Je vais lire un peu, ça me fera passer le temps. Zut ! J'ai dû laisser le livre dans la valise. Je n'ose pas aller le prendre. Tant pis, j'y vais. Pourquoi se retourne-t-il ? Ne peut-il pas continuer à regarder dehors ? Je n'ai pas besoin de lui.

— Non merci, vous êtes très aimable.

Pourquoi ai-je dit ça ? Je dis n'importe quoi. C'est parti tout seul. Encore l'habitude. Bon, où est-ce que j'en étais... Page 63 je crois... Il ne dit plus rien. Ah, oui c'est ça... En haut... Il cherche comment engager la conversation avec moi. Son air absent ou distrait ne me trompe pas. Pourquoi ne parle-t-il pas ? Il est timide peut-être. Tant pis. Je voulais dire tant mieux, bien sûr.

Peut-être ne voit-il pas bien le titre du livre. Je vais le relever un peu.

— Vous avez lu beaucoup de livres de Barbara Cartland ?

Ça y est. J'en étais sûre. Ils sont tous pareils. Voyeurs et coureurs. Tous.

— Presque tous.

— Moi aussi.

S'il savait comme je m'en fous... Et puis il ment. Je vois bien, que ce n'est pas vrai. Je suis persuadée qu'il n'en a lu aucun. Et même s'il en a lu, qu'est-ce que ça me fait ? C'est pas pour ça que je vais me jeter dans ses bras.

De toute façon il n'en a pas lu un. Il se tait encore. Il ne sait plus quoi dire. Il est presque comique ! Mon Dieu comme il a l'air de chercher ! Neuf heures. Ce train roule vite. Je vais bien voir.

— Vous avez lu « La valse triste » ? C'est une déchirante histoire d'amour, à Londres pendant la seconde guerre mondiale, entre une jeune anglaise et un soldat américain ?

— Oui, magnifique ! J'ai adoré.

C'est bien ce que je pensais, il ne connaît ni Barbara Cartland ni Robert Taylor. S'il n'avait pas aperçu la couverture de mon livre... Il est tout réjoui. Il croit que c'est gagné parce que je lui ai parlé. Il comprendra vite son erreur...

Encore une heure et je descends. La pluie ne s'est pas arrêtée. La rue Fargeau doit encore être inondée. La voiture devra faire le tour de la place.